Document généré le 12 juil. 2025 01:22

Frontières

FRONTIÈRES

Marie-Frédérique Bacqué et Michel Hanus, *Le deuil*, Coll. « Que sais-je ? » no 3558, Paris, PUF, 2000, 127 pages

Jean-Jacques Lavoie

Volume 13, numéro 1, automne 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1074260ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1074260ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)
1916-0976 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lavoie, J.-J. (2000). Compte rendu de [Marie-Frédérique Bacqué et Michel Hanus, *Le deuil*, Coll. « Que sais-je ? » no 3558, Paris, PUF, 2000, 127 pages]. *Frontières*, *13*(1), 84–85. https://doi.org/10.7202/1074260ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

n'offre pas de « recettes » pour discuter de ce sujet délicat, mais invite plutôt à une réflexion sur le thème de la mort à partir de son expérience de psychanalyste auprès des enfants et des adultes (p. 15). Nous avons choisi de découper cette réflexion en trois temps : le rapport spécifique de l'homme avec la mortalité, l'expérience de la souffrance et de la mort chez l'enfant et la discussion entre parents et enfants sur la mort.

Pour Encrevé-Lambert, la conscience de la mort, qui est le propre de l'homme, est inséparable du langage (p. 30). Le langage permet de nommer les émotions et les sentiments confus que l'enfant connaît dès sa naissance, c'est-à-dire dès la séparation d'avec la mère. Il s'agit de sentiments de manques comme la faim, le froid et la douleur liés à une fragilité et à une mortalité qu'il découvre graduellement. En nommant ces émotions et en apportant la réponse matérielle appropriée, la mère va contribuer à leur donner un sens, et ainsi permettre à l'enfant de s'inscrire dans le langage. Un langage qui donne sens à son existence. Le langage permet de penser la mortalité et l'absence, et par conséquent de rendre présente cette absence. Mais, dit-elle, puisque le langage est toujours inadéquat, il ne peut rendre compte d'une émotion liée à un manque lorsque cette émotion est trop intense. Ce vide que creuse le langage est souvent exprimé par des expressions telles que : « Il n'y a pas de mots pour dire ma peine ».

Contrairement à la croyance de bien des parents, le jeune enfant a déjà une expérience du deuil et certaines connaissances sur la mort. Son expérience du deuil se fait avec la séparation de la mère. Cette expérience première sert de modèle aux séparations futures (p. 31). Pour Encrevé-Lambert, un jeune bébé de trois mois vit tout autant la souffrance qu'un adulte et s'organise psychiquement pour pouvoir la dépasser (p. 32). De même, bien avant d'être placé devant la mort d'un être cher, un jeune enfant a bien souvent fait la découverte de petits animaux morts dans la nature, ce qui lui procure un certain savoir sur la mortalité. Ces découvertes sont bien sûr des occasions de parler de la mort avec l'enfant qui a déjà des théories pour l'expliquer. Pour l'auteur, il s'agit moins de donner des réponses que de comprendre où en est l'enfant dans le développement de sa compréhension.

Ces discussions sont importantes. Elles aident, le jour venu, à aborder la difficile question d'une perte douloureuse. Dans de telles circonstances, l'enfant a besoin d'être lié aux adultes par la parole en partageant ses sentiments, mais aussi en assistant au rituel funéraire (p. 99) et en se faisant une idée du devenir du défunt (p.103). Les sentiments auxquels renvoie la mort sont multiples : insécurité, détresse, abandon, etc. Il va de soi que la perte vécue est très différente selon qu'il s'agit d'un grand-parent, du père, de la mère, du frère ou de la sœur (p. 56). Dans tous les cas, cette perte doit être mise en sens par la parole d'un adulte en qui l'enfant a confiance. L'enfant fait partie de la famille, et quel que soit son âge, la mort d'un proche le concerne. À ce titre, l'auteur souligne que si la mort d'un être proche est parfois vécue à travers un sentiment d'abandon, le silence malaisé des adultes redouble ce sentiment (p. 53). Alors que les parents cherchent souvent à protéger l'enfant d'une réalité qu'ils ne peuvent accepter, l'enfant veut être tranquillisé sur le fait d'être mortel et sur le danger de perdre l'amour du défunt. Il s'agit là d'une rencontre qui n'arrive pas à se faire, et qui augmente l'angoisse devant la mort. Aussi, bouleversé par l'impossibilité de parler de la mort, certains enfants peuvent « se retirer de la communication » avec leurs parents (p. 49).

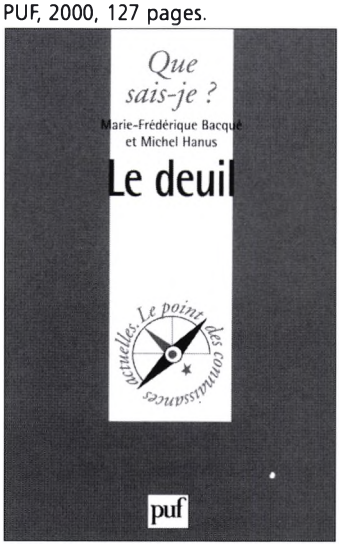
On ne peut que féliciter Encrevé-Lambert pour cet ouvrage clair et accessible au grand public. L'auteure, en outre, aide les adultes à réfléchir sur l'accompagnement d'un enfant dans son cheminement vers l'appropriation de la mortalité. La mort, écrit l'auteur en conclusion, « ne s'apprend pas et personne n'a plus de compétence qu'un autre pour en parler. Si chaque adulte a le courage (il en faut) de se poser la question de sa mort et de la mort de ceux qu'il aime ou a aimés, il saura faire face aux interrogations de son enfant » (p. 129).

Pierre-Alexandre Poirier

Marie-Frédérique Bacqué
et Michel Hanus

Le deuil

Coll. « Que sais-je ? » no 3558, Paris, PUF, 2000, 127 pages.



En 1915, dans son livre intitulé *Deuil et mélancolie*, Freud écrivait que « le deuil est la réaction habituelle à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, un idéal, la liberté, etc. » . Selon cette définition, il y a donc des deuils qui ne sont pas liés à la mort mais à la perte, comme le deuil de la langue pour celui qui émigre dans un pays étranger, le deuil d'un emploi perdu, le deuil d'un divorce non désiré, etc. Le mot « deuil » est susceptible d'une extension encore plus grande, car s'il y a deuil chaque fois qu'il y a perte, il y a donc deuil toujours. En effet, nul n'a jamais pu voir tous ses désirs être complètement satisfaits. « Nous ne savons renoncer à rien », écrivait encore Freud dans ses *Essais de psychanalyse appliquée* et c'est pourquoi le deuil est ce contre quoi le plaisir et le désir échouent. Dit autrement, le temps est le deuil même de l'être. Par conséquent, la mort n'est pas que le dernier instant de la vie; elle est ce qui, dès le début, empêche de naître et de grandir; elle est ce processus de destruction qui est inhérent à toute vie.

Toutefois, dans le présent livre, le deuil a un sens beaucoup plus restrictif : il ne vise que l'ensemble des réactions que la mort, ce terme de la vie, entraîne. En outre, l'ouvrage n'aborde la question du deuil qu'à l'aide des nouvelles approches psychologique et sociale de la perte.

À cette double limite, il faut ajouter qu'il peut se réduire à l'étude de trois grands thèmes : les représentations de la mort et du deuil en Occident (p. 3-19), les adultes et le deuil (p. 20-77), les enfants et le deuil (p. 78-122).

Dans l'avant-propos (p. 3-10) et le premier chapitre (p. 11-19), les auteurs nous rappellent l'importance des cérémonies rituelles et nous expliquent les principales causes de la désaffection des pratiques sociales de deuil : transgression des rites de mort à grande échelle (massacre des guerres mondiales et génocides), urbanisation accélérée, évolution démographique, institutionnalisation et professionnalisation de la mort, désenchantement du monde, etc.

Le deuxième grand thème, qui a pour objet l'adulte et le deuil, se subdivise lui-même en sept parties. D'une part, les auteurs exposent quelques définitions du deuil (p. 20-26). D'autre part, ils présentent le déroulement du deuil normal : état de choc ou blocage somato-psychique, recherche et régression, agressivité et colère, chagrin ou dépression dynamique sur le plan somatique, intellectuel et affectif, et acceptation (p. 27-35). Puis, suit une analyse psychologique du travail de deuil qui oscille constamment entre refus, régression, culpabilité, acceptation et réactivation (p. 36-42). Dans le cas d'un deuil « normal », ces étapes respectent habituellement un ordre déterminé et aboutissent toujours au même résultat final : l'intériorisation du défunt par le sujet. Bien entendu, diverses complications au cours du travail de deuil peuvent survenir (p. 43-50). Le deuil peut être inhibé ou différé. Au contraire, il peut devenir chronique. Parmi les facteurs expliquant ces complications du deuil, il y a la relation préexistante à la perte, les circonstances atypiques du décès, la manière dont le décès est annoncé, l'âge, la santé et la situation professionnelle de l'endeuillé, les deuils répétés, l'absence de rites communautaires et la mauvaise qualité d'écoute de l'entourage. Les complications sont parfois si graves qu'elles peuvent même provoquer certaines pathologies du deuil (p. 51-59). Parmi celles-ci, les auteurs analysent rapidement les deuils hystérique, obsessionnel, maniaque, mélancolique, traumatique, etc. Les différents deuils particuliers sont également examinés : le deuil de l'enfant, le deuil dans des conditions traumatiques (catastrophes, survivants des camps de la mort, etc.), le deuil et les maladies chroniques (sida, cancer, etc.) et le deuil des soignants (p. 60-71). Finalement, une brève réflexion sur l'accompagnement des personnes

en deuil termine cette deuxième partie réservée à l'adulte (p. 72-77).

Le reste du livre est entièrement consacré au deuil des enfants. Les auteurs commencent par se demander ce que pense l'enfant de la mort, de celle des autres et de la sienne (p. 78-86). Bien sûr, les réponses divergent selon le développement intellectuel et la maturation pulsionnelle de chaque enfant. Toutefois, les enquêtes sont unanimes à conclure que les notions d'universalité et d'irréversibilité de la mort sont généralement bien acquises vers l'âge de 9 ans. En ce qui concerne le travail de deuil et son déroulement chez l'enfant (p. 87-101), il est le même que chez l'adulte. Les expressions de ces multiples étapes sont cependant assez différentes de celles des adultes. Évidemment, ces différences varient d'abord selon l'âge et le sexe de l'enfant au moment de la mort de son parent. Complexe d'Oedipe oblige... Parmi les différences signalées, les auteurs soulignent avec insistance celle qui a trait au comportement des enfants en deuil : ce comportement est à la fois calqué sur celui des proches et profondément influencé par ce qu'ils ressentent que ceux-ci attendent d'eux. Les auteurs proposent ensuite une brève réflexion sur l'avenir des enfants endeuillés (p. 102-111). Celui-ci dépend de plusieurs facteurs : l'état et l'âge de l'enfant au moment de la perte, la nature de la relation préexistante entre l'enfant et le parent qu'il a perdu, et la nature de l'accompagnement dont l'enfant a pu être entouré au cours de son deuil, aussi bien dans la famille qu'à l'école. Enfin, comme cette question de l'accompagnement est primordiale pour l'équilibre de l'enfant, l'ouvrage se termine par divers conseils qui sont adressés aussi bien aux membres de la famille qu'aux enseignants (p. 112-122). Parmi ceux-ci, mentionnons l'importance de l'écoute active (dire la vérité, aider à vivre ses émotions, à exprimer ses sentiments, etc.) et des cérémonies rituelles (autour des objets-souvenirs, par exemple, afin d'encourager les relations avec le souvenir de la personne qui est morte).

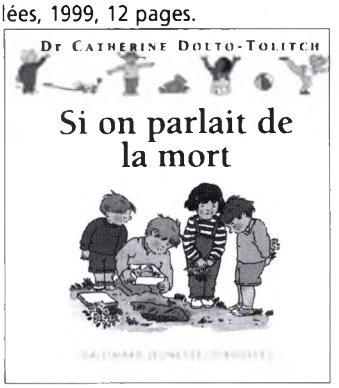
L'ouvrage se termine abruptement sans aucune conclusion. C'est dommage, car une synthèse finale aurait été bienvenue. Quant à la bibliographie (p. 123-125), elle n'inclut malheureusement pas plusieurs des noms cités dans le corps de l'ouvrage. En définitive, ce livre rendra d'excellents services à toute personne désireuse d'enrichir sa réflexion sur les approches psychologique et sociale du deuil.

Jean-Jacques Lavoie

Dr Catherine Dolto-Tolitch et Colline Faure-Poirée

Si on parlait de la mort

Paris, Gallimard jeunesse/Giboulées, 1999, 12 pages.



Cet album cartonné, illustré par Joëlle Boucher, s'adresse aux enfants d'âge préscolaire et aborde de très succinctement divers sujets en lien avec la mort. La perte d'un être cher, les sentiments liés à ce départ et l'irréversibilité de la mort sont quelques-uns des thèmes présentés dans ce livre.

C. Dolto-Tolitch et C. Faure-Poirée utilisent une approche directe. Par exemple, un dessin évoque le décès d'un enfant dans un accident de la route. Le discours qui l'accompagne invite l'enfant à parler des sentiments qui l'habitent.

Le jeune de cet âge qui est au coeur de la pensée magique, croit difficilement à la fin définitive de la vie. Ce n'est qu'à l'âge de six et même sept ans que l'enfant commence à comprendre la séparation qu'implique la mort. Tout petit, l'enfant ne saisit pas que tout le monde peut mourir et ce un peu n'importe quand. Pourtant, ce livre le confronte à cette vérité. On lui apprend que tous vont mourir parfois même ceux qu'il aime beaucoup.

Les auteures parlent à l'enfant de l'état du corps après la mort. Elles mentionnent au passage l'âme du défunt. Les dessins expriment la tristesse des parents et des adultes éprouvés. Les dernières images permettent d'insister sur l'importance du partage entre l'enfant et l'adulte pour parler de la peine que provoque la perte d'un être cher et pour échanger des souvenirs à son sujet.

Comprendre la mort et y réagir sont deux aspects très différents; ceci est particulièrement vrai chez le tout petit. Dans cet album on retrouve les deux aspects à la fois. Les auteures parlent de la réalité physique de la mort et des émotions que le décès suscite.

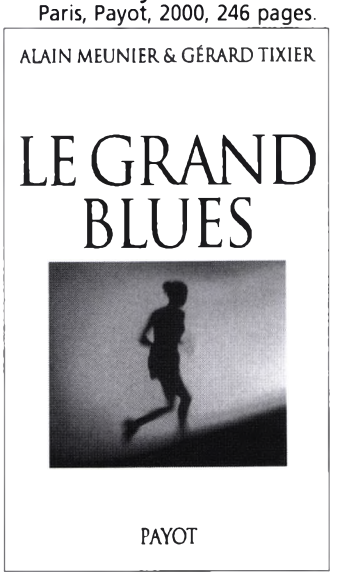
C'est là est un beau livre pour amorcer un échange avec un tout petit, sur un sujet qui peut grandement l'affecter tout en dépassant largement sa compréhension. Cependant, malgré son format et ses jolis dessins, je crois que cet album ne devrait pas se retrouver entre les mains d'un enfant sans la présence d'un adulte pour interpréter son contenu. Cette présence pourra lui permettre d'exprimer l'inquiétude et même l'angoisse que peuvent susciter certaines images. L'adulte pourra se servir de ce livre pour parler avec l'enfant d'un décès vécu. Il y retrouvera des idées pour mieux aider le jeune face à la mort. En définitive, cette lecture pourra alors devenir un prétexte pour permettre à l'enfant d'évoquer les questions, les peurs et tout ce qui le préoccupe.

Sylvie Rhéaume

Alain Meunier et Gérard Tixier

Le grand blues
Faire face à la tentation du suicide chez un jeune

Paris, Payot, 2000, 246 pages.



« Cent cinquante mille garçons et filles, âgés de quinze à vingt-cinq ans, attentent à leurs jours en France chaque année. » (p. 11). Le rappel de ce fait brutal ouvre ce livre étonnant qui, soutenu par une écriture fort imagée, respire de vie et de santé. « Même trente secondes avant leur fin, c'est ainsi que nous devons les voir : vivants, non pas comme des morts en puissance. [...] Ils se décrivent comme des êtres normaux, sains, animés d'une quête extrême, nous laissant à la rude tâche de les arrêter dans leur entreprise de destruction. » (p. 13, « S'il est fou de mourir à vingt ans, le suicide n'est pas pour autant un signe de folie. » (p. 16).

Une longue expérience d'écoute

Les deux auteurs se présentent comme « des psychiatres, psychothérapeutes et psychanalystes », qui, durant quinze ans d'écoute téléphonique auprès des adolescents, ont dû composer constamment avec la mort. Celle-ci, chez les jeunes, « n'est plus un symptôme, mais un véritable vécu » (p. 13). Le but de ce livre est de révéler l'existence d'un « Mat Syndrome », d'une sorte de trajectoire commune empruntée par les adolescents en marche vers la mort volontaire ; d'analyser les traits caractéristiques des cinq phases qui composent ce syndrome (chap. I) ; de décrypter les signaux de détresse que les adolescents lancent, tout au long de leur parcours, comme autant de bouteilles jetées à la mer (chap. II) ; de décrire la métamorphose que subit tout adolescent et le mal qui l'habite, de présenter les clés d'un dialogue qui empêche l'adulte et l'adolescent de sombrer dans leur solitude ; (chap. III) ; de proposer des façons d'intervenir auprès des jeunes adaptées à chacune des cinq phases de leur cheminement vers la mort (chap. IV).

Les cinq phases du Mat Syndrome

« C'est pour échapper à une souffrance trop intense que les adolescents sont tentés par le suicide. La mort devient leur seul espoir, la seule issue possible. » (p. 2). Afin de nommer cet itinéraire vers la mort, les auteurs inventent un nouveau terme « Mat Syndrome » qui vient de l'arabe *mata* qui signifie « être mort ». Ils ont pu détecter cinq phases dont chacune réfère à un moment critique du cheminement suicidaire et s'accompagne d'une nouvelle stratégie contre la souffrance. À l'origine, un accident initial se produit, une expérience intime et traumatique a lieu sous forme de vexation, rejet ou rupture. Afin de se protéger contre cette pénible réalité, l'adolescent se crée une bulle de rêve. C'est la phase de l'imaginaire-roi durant laquelle le jeune se réfugie dans un lieu ima-